
La Présence et les fonctions des repas dans la création de l'univers romanesque de Robert Pinget

Presence and Functions of Meals in the Creation of Robert Pinget's Literary World

CZESŁAW GRZESIAK

Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej, Lublin

The aim of the article is to discuss the presence of meals (breakfast, lunch and dinner – along with typical dishes and drinks) and their function in the creation of the literary world of Robert Pinget, one of the most prominent representatives of The New Novel.

Keywords: *image of the writer; drinks; dishes; meals (breakfast, lunch, dinner); function of meals; text generator; The New Novel; Robert Pinget.*

Lorsque nous lisons les textes en prose de Robert Pinget (1919-1997), nous sommes surpris par la présence des personnages-écrivains (Grzesiak, 2001). Pratiquement, dans chacun de ses textes, il y a un ou plusieurs personnages qui écrivent. L'écriture est donc au centre de la vie de ces nombreux écrivains fictifs, ainsi que de Pinget lui-même, et leur principale activité est aussi la seule passion qui les anime et qui les maintient en vie. Le contenu de leur création est complexe, car il embrasse deux sphères – *la fiction et l'autoréflexion critique* (Grzesiak, 2001 : 205-215) – qui s'interpénètrent et se complètent mutuellement.

De plus, l'oeuvre pingétienne est une de ces très rares oeuvres modernes qui intègrent la quotidienneté de l'écrivain dans sa fiction. Le propos de Pinget, ainsi que celui de ses personnages-écrivains, se matérialise donc dans le choix de thèmes très simples, liés principalement à la vie quotidienne. Celui qui écrit témoigne de son existence, de ses préoccupations (dont l'une des plus importantes est évidemment l'écriture), de son entourage, de ses déplacements et de ses soucis. Mais pour vivre et écrire, il doit manger et boire. Alors, il parle de ses repas et de ses boissons préférées. Robert Pinget ajoute que le repas constitue « [l]e plus agréable moment qu'on puisse passer avec des amis » (1993 : 161).

La suite de notre étude a donc pour but d'évoquer la présence des repas (petit déjeuner, déjeuner et dîner _ avec leurs plats et boissons typiques), de présenter leur mise en écriture, de déterminer leurs fonctions dans la création de l'univers romanesque de Robert Pinget et de celui de ses écrivains fictifs.

Très souvent, le premier texte d'un écrivain contient déjà, en germe, toute son oeuvre. Tel est aussi le cas de Robert Pinget. Dans son premier livre, un recueil de nouvelles intitulé *Entre Fantôme et Agapa* (1951), l'auteur dresse – comme le titre l'indique – la géographie des lieux pure-

2 AIC

ment imaginaires dans lesquels on voit déjà apparaître certaines figures typiquement pingétiennes : le facteur de Fantoine qui entre souvent au « Café du Cygne » et « commande un vermouth » (EFA : 7, 43)¹, le docteur préparant son article pour une revue médicale et Mahu annotant un livre. Ce dernier devient le personnage principal et le narrateur-écrivain du deuxième texte, intitulé *Mahu ou le matériau* (1952)², qui raconte ou bien cite des histoires qu'on lui a racontées ou qu'il a entendues. Mais la véritable clef ne se trouve qu'à la fin du roman, où le protagoniste avoue que ses personnages et leurs aventures « c'est le matériau » et que « c'est lui, Mahu, qui parle et qui écrit en bloc » (*Mm* : 201)³.

Ce deuxième texte de Pinget, et plus particulièrement le Chapitre 13, portant le titre « Qui dort dîne »⁴, nous introduit parfaitement dans l'univers alimentaire. Il contient des expressions et des phrases qui – avec le substantif « l'heure » et le verbe « manger » – se répètent et forment un véritable jeu de mots :

« Ça va être l'heure de manger. Ça va être l'heure. Ça va être l'heure. Ça y est, c'est l'heure. Il est pour manger. Il est chez la marchande. Il prend ça et ça, il paie, il sort, il rencontre quelqu'un qui lui demande l'heure. – C'est l'heure de manger. – A quelle heure mangez-vous ? – Je n'ai pas d'heure Et vous ? – Moi non plus. Qu'est-ce que vous avez là ? L'autre pense : « C'est juste, c'est l'heure ». Il rentre chez lui. – Qu'est-ce qu'on mange, ma femme ? – On a des pâtes, comme d'habitude. Qu'est-ce qui te prend ? Tu fais la petite bouche ? Va voir les prix. Chez les Machin ils mangent un jour sur deux. Ils disent qu'on s'habitue. Tant qu'on pourra, on mangera tous les jours ; mais il faudra peut-être qu'on s'habitue » (*Mm* : 55-56).

Et un peu plus loin, Mahu nous propose un autre jeu, cette fois-ci, avec deux verbes : « manger » et « dormir » :

« Il y avait deux camps, ceux qui mangeaient et ceux qui ne mangeaient pas. Maintenant il n'y a plus que ceux qui ne mangent pas et ceux qui sont mangés. C'est la même chose. L'heure de manger qui vous mange pendant que vous dormez pour ne pas manger elle vous tue. L'habitude de ne pas manger elle vous force à dormir et vous êtes mangé par l'heure de manger, vous êtes mort » (*Mm* : 57).

Mahu va également aux Halles, au rayon de la triperie. Voici ce qu'il trouve au MENU :

« Les langues avec arrière-langue plein de trognons et un immense machin blanc, c'est l'oesophage, en tout cas la langue ne fait pas la moitié de tout le morceau.

Les foies.

Les poumons.

Les graisses.

Les coeurs.

Les oreilles.

Les queues.

Les amourettes.

Peut-être les pancréas.

¹EFA = *Entre Fantoine et Agapa* (Pinget, 1966). Dans la suite de nos analyses, toutes les citations proviennent de cette édition.

²Il porte l'étiquette « roman », mais il est aussi très proche, par sa forme, d'un recueil de nouvelles.

³*Mm* = *Mahu ou le matériau* (Pinget, 1962b).

⁴Le titre de ce conte est assez significatif ; il renvoie à un proverbe français.

Les têtes de vache crues sans poils.

Les têtes de vaches crues avec poils.

Les têtes de veaux, les cuites, les crues, les demies, les dans des chariots, les sur des caisses, sur des tables, sur des linos.

Les pieds.

Les groins » (Mm : 120).

Mahu s'exprime aussi à propos de ses goûts et de sa nourriture ; il avoue : « [...] je change de goûts, je peux manger pendant un mois des pommes à l'huile, c'est moins cher et tout aussi bon que ces gratins ou ces soufflés qu'on mangeait chez nous. C'est vrai, le goût des pommes de terre et de l'huile avec du pain c'est d'une finesse, presque sans sel. Admettons qu'un jour je mange trop de pommes de terre, ce qui m'endort, eh bien je ne mange plus rien pendant trois jours que du café, ça me remet l'estomac et les nerfs en place, vive le café » (Mm : 172).

À travers ces citations que nous venons de relever dans *Mahu ou le matériau*, nous pouvons constater que tout créateur, pour construire un univers, un objet d'art, un ouvrage, a besoin d'un/des matériau(x) convenable(s). Dans le cas de l'écrivain, ce sont les mots. Pinget et ses écrivains ont justement une prédilection particulière non seulement pour les mots, mais également pour les jeux de mots.

Les mots que Mahu choisit et avec lesquels il joue appartiennent au domaine alimentaire, aux repas ; ils remplissent deux fonctions : *ludique* et celle de *générateur de texte*. Ces deux fonctions, comme nous allons le voir dans la suite de nos analyses, sont pratiquement présentes dans toute la création romanesque de Robert Pinget.

En effet, Pinget et ses personnages-écrivains apparaissent comme des amuseurs, de modestes assembleurs de mots, souvent même un peu étonnés devant leur pouvoir qui semble les fasciner. Les mots sont d'ailleurs la seule chose dont dispose l'auteur pour construire son univers romanesque. Ils constituent donc la « matière première » pour tout écrivain, qu'il soit réel ou fictif.

De plus, les mots avec lesquels joue Mahu déclenchent l'écriture ou la parole et font naître des mini-récits. Pour recourir à la terminologie de Jean Ricardou, nous pouvons donner à ces « prétextes » le nom de *générateurs de texte* (Ricardou, 1973 : 75). Dans l'oeuvre romanesque de Robert Pinget, leur répertoire est assez riche et varié. On peut y placer un mot, une phrase, une locution, un objet (par exemple, une fiche, un album de photos, etc.), un être humain et évidemment un / des repas. Il faut pourtant préciser qu'à côté du *générateur initial*, qui constitue le point de départ et qui fait naître un récit, il y en a d'autres, parfois même assez nombreux, qui apparaissent à l'intérieur d'un texte écrit ou oral et qui relancent le récit principal, en le développant et en lui donnant de l'ampleur. En somme, ces différents *générateurs* deviennent les véritables « moteurs » de l'écriture.

Si les deux premiers textes de Robert Pinget constituent le point de départ de l'écriture alimentaire, les repas apparaissent pleinement et occupent même plusieurs pages dans *Quelqu'un* (1965). C'est pourquoi nous nous intéresserons plus particulièrement à ce roman qui est sans doute le plus lu (récompensé par le prix Fémina) et le plus personnel de Robert Pinget¹.

Le narrateur-écrivain² de *Quelqu'un* décrit son existence et celle de quelques pauvres gens rassemblés dans une pension de famille, au cours d'une journée. Pendant toute la matinée, il se met à la recherche d'un morceau de papier, une note indispensable à la rédaction de son ouvrage de botanique, qui lui appartient et qui a disparu. Chaque fois qu'il se remet à le chercher, il

¹Après la publication de ce roman, dans l'entretien accordé à L.-A. Zbinden, Pinget a constaté : « Je n'ai pas de vie autre que celle d'écrire. Mon existence est dans mes livres. [...] La vie de l'écrivain transparait à travers ce qu'il écrit. Si vous lisez *Quelqu'un*, vous saurez qui je suis ». (Pinget, 1965).

²Il se manifeste sous la forme de « je ». On ne saura jamais ni son nom ni son prénom. C'est bien monsieur Quelqu'un. Conformément aux principes du Nouveau Roman, nous observons la réduction du personnage principal à un pronom indéfini.

4 AIC

évoque son petit déjeuner, en nous proposant toujours une nouvelle variante. À midi, il arrête ses investigations et décrit le déroulement du déjeuner. C'est d'ailleurs la séquence centrale de son « exposé », la plus longue et la plus drôle. L'après-midi, il ne reprend pas ses recherches, mais il se demande si son enquête a été bien menée dans la matinée. Il la reconstitue et la revit, pour y trouver un manque ou une erreur. Il évoque aussi la sieste des pensionnaires. La journée s'achève par la description du dîner.

En ce qui concerne le petit déjeuner, il est soumis aux modes de composition du récit, c'est-à-dire à la *répétition*. Celle-ci se présente sous la forme de *variantes* ou de *variations*. Le narrateur-écrivain reprend huit fois son récit concernant la recherche de la note perdue, en commençant d'habitude par la formule : « Je me suis levé à huit heures [...] ». Puis, dans chaque reprise, il ajoute quelques mots ou hypothèses sur le contenu de son repas matinal, le lieu, le(s) personnage(s) rencontré(s), leur comportement et leurs gestes. Voici l'inventaire de ces huit incipit :

(1) « Je me suis levé à huit heures comme d'habitude [...], je suis descendu boire mon thé et je suis remonté [...] » (Q : 11) ;

(2) « Je me suis levé à huit heures, je suis descendu boire mon thé au réfectoire » (Q : 26) ;

(3) « Je me suis levé à huit heures, j'ai passé ma robe de chambre, je suis descendu boire mon thé au réfectoire » (Q : 39) ;

(4) « Je me suis levé à huit heures [...]. Je suis allé à la cuisine manger quelque chose. Il n'y avait personne, la cuisinière est en vacances. C'est le mois de juillet. La plupart des pensionnaires sont en vacances. [...] J'ai donc ouvert le placard et pris un bout de pain et de fromage. J'ouvre le placard, je prends le pain, je m'en coupe une tranche, je cherche le fromage sur le rayon du milieu à droite. Ça me revient. Il n'y avait plus de fromage. Gaston a dit hier soir à Marie de ne pas oublier le fromage, elle l'aura ajouté à la liste. Est-ce que j'ai cherché autre chose à la cuisine ? De la moutarde pour faire une tartine ? Une tomate ? Non. Je suis allé au réfectoire, le petit déjeuner n'était pas desservi. J'entre au réfectoire. Fenêtre grande ouverte. Affreuse lumière de juillet. Des mouches partout, sur le beurre, sur la confiture, sur la toile cirée » (Q : 45-46) ;

(5) « Je me suis levé à huit heures [...]. Je m'assieds à ma place. Je prends la théière, je me verse une tasse. Je mets du sucre et du lait. Je remue. J'attends un peu que ce soit moins chaud, je regarde par la fenêtre. [...] Marie finissait de mettre la table ou elle apportait le café, le lait, tout le fournement. Et ce beurre déjà fondu dans l'assiette, qui me donne la nausée. On voudrait bien un frigo mais Gaston préfère d'abord faire la dépense d'une machine à laver » (Q : 59-60) ;

(6) « Je me suis levé à huit heures [...]. J'en suis à mon thé avec Marie. Elle est retournée à la cuisine chercher le lait et le café. Elle les a posés sur la table » (Q : 62) ;

(7) « Je me suis levé à huit heures [...]. Je commence à boire mon thé. Ça y est. J'ai dit on devrait peut-être essayer du Ceylan, il y en a du pas cher aux Magasins-Prix. [...] J'ai bu mon thé. Marie est entrée juste comme je reposais ma tasse. Elle a rangé la vaisselle dans le buffet » (Q : 85-86) ;

(8) « Je me suis levé à huit heures [...]. Marie est revenue du marché. A la place du bifteck, elle a acheté des aubergines et des courgettes » (Q : 94).

Le petit déjeuner est très frugal. En général, il se réduit au thé, bu dans différentes circonstances et différemment servi. La dernière séquence de ce relevé nous suggère déjà ce qui sera au menu du déjeuner.

La recherche de la note et surtout les repas donnent au narrateur-écrivain (monsieur Quelqu'un) une excellente occasion de brosser une sorte de monographie de la pension de famille. On fait ainsi connaissance avec la bonne (Marie), la cuisinière (Mme Sougneau), d'autres habitués de la pension (Mme Reber, les Erard, les Cointet, Fonfon), sans oublier son directeur (Gaston). Les repas ont donc une double fonction : *identitaire* et celle de *générateur de texte*.

Quant à la présentation et au déroulement du déjeuner, monsieur Quelqu'un commence son récit par un « tour de la table » : « À ma gauche il y a Perrin », « à la gauche de Perrin il y a monsieur Cointet », « à côté de Cointet sa femme », « à gauche de madame Cointet, madame Apos-

tolos », « à gauche d'Apostolos il y a monsieur Vérassou », « à gauche de Vérassou, sur le bout du rond aussi, c'est Gaston », « à la gauche de Gaston il y a monsieur Erard », « il est à côté de sa femme et sa femme est à côté de Fonfon qui est à ma droite » (Q : 122-130). Voilà, le tour de table est fini.

Puis, il fait un miniportrait de chaque habitant de la pension, en signalant certains traits physiques ou moraux. À titre d'exemple, nous évoquons quelques présentations. Monsieur Vérassou « est le plus jeune de la pension. Très poli, très propre. [...] Gentil garçon. Il prépare plus ou moins un travail sur une spécialité » (Q : 125-126). Erard « est un type assez grand, aux cheveux gris gominés en arrière [...] Erard est toujours poli, effacé. Il a l'air spécialement con à cause de son grand nez et de sa bouche rentrée, à peine un petit menton » (Q : 128). Il faut noter que le narrateur-écrivain adore *les contraires*. Ce jeu des contraires ou des inversions est parfaitement visible dans le comportement des Cointet. Monsieur Cointet « se met un coussin sous le derrière pour n'être pas trop petit à côté de sa femme ». Tous les deux « ont leurs pilules entre les deux couverts et ils se trompent chacun de boîte ou de tube » ; « elle n'a pas ses lunettes, lui n'y voit rien malgré son lorgnon, il rapproche le tube de son nez, elle l'éloigne ». Ils « se vouvoient en public » et ils « se tutoient dans leur chambre » (Q : 123).

La qualité des plats qui composent le déjeuner est assez médiocre. Les pensionnaires mangent d'abord « des aubergines sans rien » et « de la mie de pain » (Q : 125). Puis, Marie apporte « un gros bout de viande de bifteck » qui est « immangeable » ; en conséquence « on a du bifteck plein les dents jusqu'au soir » (Q : 133). La salade n'est pas assez assaisonnée, car « il n'y a plus de vinaigre » (Q : 142) ; monsieur Quelqu'un n'en prend pas, parce qu'il « n'aime pas la laitue romaine toute dure, toute croquante, avec ses grosses nervures » (Q : 143). Ensuite, Marie vient avec le fromage et les pêches. Enfin, madame Reber verse le café et distribue du sucre : « Un sucre pour Gaston, deux pour Apostolos qui en voudrait trois, deux pour [monsieur Quelqu'un], point pour elle » (Q : 162). Au café, le narrateur-écrivain est « assis près de sa tasse de café et pense à plusieurs choses à la fois », « Reber retricote », « Apostolos resirote » et « Gaston ronflote » (Q : 163). Après le déjeuner, les pensionnaires se détendent vraiment.

Il convient de préciser que la description du déjeuner n'est pas continue. Elle est souvent interrompue – pour que le narrateur-écrivain puisse y introduire des commentaires concernant le comportement de Fonfon à table¹ ou celui de Marie qui se fâche et claque la porte – et ensuite reprise plusieurs fois. Il lui arrive de reprendre et résumer le repas de midi par tout ce que madame Apostolos a mangé et bu : « Elle digère ses aubergines et son bifteck et sa salade et son fromage et ses pêches et sa friandise et son café, ça fait beaucoup pour une seule bonne femme » (Q : 181).

Pour retrouver sa fiche perdue, monsieur Quelqu'un inspecte tous les endroits possibles, y compris la poubelle. Celle-ci peut être considérée comme un *mini-générateur* qui déclenche un tas de détails sur son contenu et, en particulier, sur tout ce que les pensionnaires consomment :

« Ensuite j'ai vidé la poubelle, un travail infect, j'ai revu tout ce qu'on avait mangé depuis trois jours, comment est-ce que j'ai pu par cette chaleur, l'odeur me prenait à la gorge. Toutes les épluchures de courgettes et d'aubergines, le pourri des tomates, les nerfs recrachés du bifteck, les dégueulasseries des casseroles, les trognons de salades, les coquilles d'oeufs, les restes moisis de ratatouille [...], les effilochures du foutoir mélangées à des grosses boules de poussière déjà toutes grasses du jus des assiettes, des papiers restés collés au fond depuis Dieu sait combien de temps, tout, j'ai tout regardé » (Q : 214).

Quant au dîner, dans son déroulement et dans son menu², il ressemble au déjeuner, mais il diffère dans sa présentation³. La description du déjeuner occupe plusieurs pages (Q : 122-162).

¹Le repas est aussi une bonne occasion, surtout pour Fonfon, d'apprendre les bonnes manières à table.

²À ce point que le narrateur, à un moment donné, commence à confondre ces deux repas : « J'ai dû me tromper quelque part, on en est de nouveau au déjeuner, ce n'est pas normal. Ou au dîner. Et avant les départs. Aucune importance » (Q : 251).

³Pour le narrateur-écrivain, la description des repas constitue une sorte de divertissement dans son écriture, car il ne peut ou ne veut pas s'« embourber dans la botanique, se spécialiser uniquement dans la botanique d'amateur » (Q : 144).

6 AIC

Elle montre les pensionnaires à table, la succession des mets (aubergines, bifteck, salade, fromage, pêches, café) et de longues conversations. Par contre, le dîner est beaucoup plus bref, bouclé en trois pages, mais repris deux fois (Q : 237-240 ; 254-256). Cela veut dire que le dîner est présenté en raccourci :

« – On se met à table. [...] Moi à ma place c'est-à-dire dos tourné à la cuisine, Apostolos en face de moi, Reber à l'autre bout, Gaston en face d'elle et Fonfon près de moi » (Q, 254).

« – Marie a apporté le reste des aubergines [...] ; elle avait réchauffé les aubergines avec du beurre et du persil pour faire frais [...] ; et le reste du bifteck [...]. Et les pêches ensuite. Et le café au foutoir » (Q : 238, 240).

En somme, il est pire que le déjeuner, car on ne mange que les restes – seulement autrement préparés et assaisonnés.

Pour varier un peu, le narrateur introduit encore des opinions contradictoires sur « le reste des aubergines » : « Gaston les a trouvées trop poivrées », « Reber les a retrouvées délicieuses » et Apostolos aurait préféré « la ratatouille habituelle » (Q : 254-255). Il faut noter aussi que le déjeuner (y compris le café) a lieu dans le salon, tandis que pour le dîner, on descend au réfectoire et on termine ce repas par le café, mais « au foutoir ».

Avant et après le dîner, les pensionnaires passent leur temps à feuilleter l'album de Gaston : « C'est un album de photos. Les photos de famille. De pension de famille » (Q : 198). Ce nouveau *générateur* est extrêmement efficace, car les photos permettent au narrateur de broser l'histoire de la pension de famille. On commence par les fondateurs : 1re photo : Quelqu'un ; 2e photo : son ami, Gaston ; 3e photo : tous les deux ensemble. Viennent ensuite leurs amis de vacances et, enfin, les pensionnaires (Q : 198-207). De plus, chaque photo est commentée par le narrateur qui essaie de dresser une sorte de biographie de la personne représentée, ce qui permet de compléter le portrait dressé pendant le tour de table au cours du déjeuner. Comme les repas, les photos, elles aussi, remplissent une fonction identitaire. La séance s'achève par quelques photos de Noël et de pique-nique (Q : 229-232). Aussi bien le narrateur que les pensionnaires tiennent beaucoup à ces photos, car celles-ci sont toute leur vie ; c'est aussi la seule trace qui reste et qui documente leur séjour terrestre.

Au déjeuner minable à la pension de *Quelqu'un*, où les gens ne s'aiment pas tellement, Pinget oppose un déjeuner grandiose dans *L'Inquisiteur* (1962), à l'occasion du mariage de Mireille, la nièce de la bonne Marthe Pacot. Celle-ci avec un ancien domestique du château de Broy (le lecteur ne connaîtra jamais ni son prénom, ni son nom) s'occupent des préparatifs et du déroulement de toute la cérémonie du mariage de Mireille, qui épouse Pierre-André Dumans. Le domestique choisit le restaurant ; ensuite, avec le propriétaire Félix, il compose le menu qui comprend : des huîtres, un vol-au-vent, un filet en croûte (c'est la spécialité de Félix), un gratin de coeurs d'artichauts d'après une recette de Marthe Félix, ensuite salade, fromages, glaces et fruits ; le tout pour deux mille francs par tête, service compris (I : 229)¹. Quant aux vins, avec les huîtres et le vol-au-vent, on boira du blanc du pays ; pour le rôti, Félix a en cave une quinzaine de bouteilles de Saint-Emilion, et pour le dessert, on servira du mousseux commandé par Julot chez Lantoy (I : 232). Le domestique fait aussi le plan du placement des convives autour de la table nuptiale. À cette occasion, le lecteur connaît les relations interpersonnelles qui unissent les nombreux invités. Il pense également à la décoration de la salle.

En ce qui concerne le jour du mariage, le domestique² décrit en détail l'arrivée des invités à la maison d'Alfred et Solange (les parents de Mireille), leurs vêtements, leurs comportements et

¹ I = *L'Inquisiteur* (Pinget, 1962a).

² Il est interrogé par plusieurs inspecteurs (les voix qui l'interrogent restent anonymes) sur la disparition d'un ancien secrétaire. À un moment donné, on lui pose aussi des questions à propos du mariage de Mireille et de toutes les personnes liées à cet événement joyeux.

leurs conversations ; puis, il passe à la cérémonie civile à la mairie, dans la salle des mariages, à dix heures et quart ; il termine la première partie de son récit par la présentation de l'office à l'église, qui a lieu à onze heures. Une fois la cérémonie religieuse terminée, on sort et les jeunes mariés, suivant la tradition, jettent aux enfants des bonbons. À la sortie, il y a aussi de nombreuses personnes [ami(e)s, familles entières et beaucoup de vieux] qui adressent au jeune couple des vœux de bonheur. Ainsi, le mariage de Mireille constitue-t-il une véritable fête qui permet aux habitants du village d'oublier un peu leur misère et leurs soucis.

La noce commence au restaurant de Félix qui offre d'abord aux convives l'apéritif ; il sert notamment des martinis et des pastis. Une fois tout le monde assis à table, Félix verse le vin blanc et les serveuses apportent les huîtres : « une demi-douzaine de belons » pour chaque personne (I : 239). Le domestique relate les conversations, les plaisanteries et les échanges d'avis sur les goûts de certains participants¹. Après les huîtres, « les filles ont apporté le vol-au-vent avec deux colombes en celluloïd dessus » (I : 239). Il a fallu que Mireille s'en mette une dans sa coiffure et Pierre-André dans la pochette de son veston. On apprécie beaucoup ce plat et Félix ne reçoit que des félicitations. Vient ensuite « le filet en croûte, tout garni de fleurs en citron » (I : 240), préparé par madame Félix. Il est très réussi, tendre et encore rose à l'intérieur. Rien d'étonnant que chacun reprenne du filet. Pour remercier monsieur et madame Félix, tout le monde boit à leur santé. Ensuite, on apporte « le gratin de Marthe » (I : 241). Tous en ont déjà assez, mais chacun mange quand même _ pour faire plaisir à la bonne. Puis, on sert « la salade mâche » et quatre sortes de fromages : du bleu d'Auvergne, du Saint-Nectaire, du camembert et du fromage blanc à la crème pour les dames (I : 241). Au dessert, les invités savourent la glace vanille-pistache de chez Gorin. Félix sert le mousseux et c'est donc le signal pour les discours : celui d'Alfred est le plus long, le curé fait un petit discours et celui de Bottu apparaît comme le plus beau (I : 242-243). Après avoir trinqué, Amédée chante un chant patriotique : « la marche du soldat » (I : 243). On mange encore des fruits et des amandes. Enfin, Félix apporte le café et les liqueurs (I : 243).

Vers cinq heures de l'après-midi, Mireille découpe « dans le bas de son voile un petit morceau pour chacun comme ça se fait » (I : 244). Les jeunes, en bas, devant les fenêtres, attendent la fin du déjeuner pour le bal dans la salle des fêtes et pour pouvoir, pendant ce temps-là, manger les restes. À cinq heures, tout le monde se rend donc à la mairie où Bottu offre des rafraîchissements. Presque tout le village participe au bal. On y danse et s'amuse, ayant à la disposition un simple pick-up. Cette fois-ci, c'est Robert qui s'occupe des disques.

En somme, le repas grandiose de noce, ainsi que tout le mariage de Mireille, devient un grand festin et une grande fête pour tous les villageois. À part les fonctions des repas déjà mentionnées dans *Quelqu'un*, on peut ici ajouter encore une autre fonction double : conative et culturelle à la fois. En effet, le lecteur connaît les coutumes, les plats, les produits régionaux typiquement français et même les règles du savoir-vivre liées au mariage traditionnel en France.

Les mêmes fonctions des repas _ conative et culturelle _ apparaissent aussi dans *Monsieur Songe* (1982) qui ouvre un nouveau cycle de textes _ de plus en plus minces, réduits à des bribes et fragments, proposés pêle-mêle par le romancier _ où le personnage central est le « maître », appelé cette fois-ci Monsieur Songe. Pour lutter contre le malaise, l'angoisse et la solitude, il trouve le meilleur remède dans l'écriture. Il continue donc « ses petits exercices quotidiens » (MS : 29, 33)² et note dans son « cahier » tout ce qui se rapporte généralement à son existence, donc aussi aux repas.

Monsieur Songe a une journée bien réglée. Le matin, à huit heures, il boit son café ; le narrateur ne précise pas ce qu'il mange au petit déjeuner. À midi trente, il passe par la cuisine où il demande à la bonne ce qu'elle a préparé pour le déjeuner. Sosie lui répond : « il y a une escalope et des pommes-purée ». Ensuite, il va à la salle à manger et la bonne vient le servir. Voici mon-

¹Le maire Bottu disait, par exemple, qu'il aurait préféré les escargots.

²MS = *Monsieur Songe* (Pinget, 1982).

8 AIC

sieur Songe à table :

« Monsieur Songe est à table, il a déplié sa serviette sur ses genoux. Il se verse un verre de vin. Le passe-plat derrière¹ lui s'ouvre, l'escalope y est déposée avec les pommes-purée. Le passe-plat se referme. La porte de la cuisine s'ouvre et la bonne entre. Elle met sur un plateau l'escalope et les pommes puis les dépose devant son maître. Il dit alors êtes-vous sûr qu'elle est à point. La bonne répond Monsieur verra, du même ton qu'elle a dit comment ce qu'il y a. Puis elle se retire. Il pique l'escalope dans le plat et la couche sur son assiette. Il a un air soupçonneux en la découpant en menus morceaux. [...] il a l'oeil fixé devant lui dans le vague en mastiquant son repas » (MS : 17-18).

Puis, il agite une sonnette pour la suite :

« Le passe-plat s'ouvre et le fromage y est déposé avec les fruits. La bonne revient, débarrasse les reliefs, pose le fromage devant son maître qui dit soit est-il bien fait si c'est du camembert, soit est-il bien gras si c'est du gruyère, soit est-il de Bresse si c'est du bleu. La bonne répond oui, dépose les fruits et se retire. Il mange alors son fromage dans la même attitude pensive que précédemment, puis un fruit » (MS : 19).

En ce qui concerne le fruit, son comportement varie : si c'est une pomme, il la pèle avec son couteau, la coupe en quartiers et de chacun extrait le morceau de trognon qui contient les pépins ; si c'est une orange, il trace sur l'écorce quatre sillons circulaires, divise l'orange en quatre segments et les mange en « crachant les pépins dans sa main droite qui les laisse tomber dans l'assiette » ; si c'est une banane, « il la pèle comme tout le monde puis la coupe en rondelles dans son assiette et la saupoudre abondamment de sucre » (MS : 19).

Au dernier coup de sonnette, la bonne pose le café sur le guéridon marocain devant la fenêtre. Monsieur Songe plie sa serviette et va s'asseoir dans le fauteuil club à côté du guéridon et se verse une tasse de café. Suivant l'humeur, « conditionnée en partie par la digestion, en partie par les pensées qui l'absorbent et en partie par le temps qu'il fait, il boit son café chaud ou il le laisse refroidir » (MS : 20).

Ainsi, dans le cas de Monsieur Songe, l'écrivain nous donne l'image d'un déjeuner typique, pris par un personnage âgé, se sentant solitaire et ne vivant qu'en compagnie de sa bonne. Il insiste sur le déroulement du repas, l'arrivée des plats successifs, le comportement, les gestes, les habitudes et même les manies du vieil écrivain à table.

Il arrive de temps en temps que Monsieur Songe déjeune en compagnie de sa nièce Siso. Lorsque celle-ci arrive au mois d'août, elle passe par la cuisine où Sosie prépare le repas de midi. D'habitude, elle fait un lapin aux herbes ou une langouste. La nièce s'approche de la casserole, soulève le couvercle et dit : « mmm quel parfum délicieux » (MS : 31). On commence à manger dehors, sur la terrasse, et on termine dedans, dans la salle à manger, à cause du temps qui se gâte. Le déjeuner n'est pas décrit. Il n'y a que de brèves notations dans le cahier du maître. Par contre, il attache une grande importance aux conversations. En effet, pendant le déjeuner, l'oncle et sa nièce restent longtemps à table, car ils cherchent « les moments de plaisir et le plaisir leur vient de leur conversation » (MS : 63). Monsieur Songe tient beaucoup à cet échange d'idées. Lorsqu'il ne voit pas sa nièce, il lui écrit des lettres.

Dans les derniers textes de Robert Pinget, très minces, appelés « carnets » de Monsieur Songe², remplis d'énoncés très brefs (souvent même sans verbes, donc sans mouvement, presque sans vie !), d'aphorismes ou de citations (et même d'auto-citations), il n'y a que de rares références à la nourriture et aux boissons alcoolisées. Voici quelques exemples :

¹En effet, « il y a entre cuisine et salle à manger un passe-plat dont la bonne use quel que soit le menu, même pour l'oeuf à la coque du soir » (MS : 17).

²Il s'agit des textes suivants : *Le Harnais* (1984), *Charrue* (1985), *Du nerf* (1990), *Théo ou le temps neuf* (1991), *Taches d'encre* (1997).

« Monsieur Songe le soir d'une journée inactive boit son coup de rouge et se lamente disant tous les grands hommes sont morts à la tâche ... » (H : 17)¹ ;

« Monsieur Songe perd progressivement l'ouïe, la vue et la mémoire » (H : 30) ;

« En buvant deux ou trois coups de rouge, il devient plus sociable, bavard et charmeur » (H : 53) ;

« M. Songe a ses folies : il aime manger et boire » (Ch : 41)² ;

« Puis ressorti de la gargote il s'approche d'un restaurant bien de chez nous. Menu tenant. Encore faim ? Pourquoi ne pas refaire une folie ? Il entre et commande d'exquises choses » (Ch : 48) ;

« Faire se rencontrer au cours d'une fête de village monsieur Songe et une bande de jeunes qui l'invitent à leur table. On boit des verres, on plaisante, on chante. Le schnock n'est pas en reste, il entonne une rengaine d'étudiants et fait pouffer l'assemblée. On lui reverse à boire, il en chante une autre et une autre, il se croit charmant, rajeuni. On s'esclaffe, on le soulève de sa chaise, on le porte en triomphe dans la rue ou les dames de l'ouvroir paroissial ... » (Ch : 48).

Monsieur Songe imagine aussi un dîner :

« C'est justement l'heure du dîner. Des tables sont dressées sur la terrasse, on termine l'apéritif. Champagne. Conversation brillante, éclats de rire, bien-être général au coucher du soleil qu'on voit décliner entre les branches des cèdres et bientôt se noyer dans son sang qui se fige.

[...] Le serviteur fidèle ou plutôt les, ils sont plusieurs, allument les candélabres parmi l'argenterie, les cristaux, les mets rarissimes et les vins capiteux.

Quels mets ?

Kumquat kivano karambol » (N : 67)³.

En effet, toutes ces notations renvoient en principe à l'alcool. Il y a beaucoup d'alcooliques dans les romans de Pinget, qui s'adonnent à la boisson pour oublier leurs peines sentimentales, leur misère. L'auteur lui-même dit que l'alcool, « c'est le lait des vieillards et des malheureux » (*Robert Pinget à la lettre*, 1993 : 20). Lui-même avait tendance à prolonger l'heure de l'apéritif. Mais pour travailler, il lui fallait être sobre (*Robert Pinget à la lettre*, 1993 : 20).

De plus, tous les « écrivains » pingétiens aiment aller au bistro⁴. D'ailleurs, « sans les bistros, la vie serait insipide ... », constate Pinget (*Robert Pinget à la lettre*, 1993 : 35). Il y en a, en effet, dans presque tous ses livres ! Le « Café du Cygne » est l'un des premiers mentionnés et il revient d'un texte à l'autre. Dans ses « carnets », monsieur Songe avoue qu'il passe une partie de sa matinée dans les bistros, car il s'ennuie (N : 29). Et le soir, il va soit au restaurant⁵, dans une gargote exotique où « il se fait servir un peu de tout en se persuadant qu'il se régale » (Cb : 47-48), soit au bistro du coin où il boit « un coup de rouge en imaginant un autre avenir » (TE : 52)⁶. Le maître de L'Ennemi, lui aussi, à dix heures et demie est déjà au bistro, assis à sa table habituelle, près du radiateur. Il commande un café-crème, un croissant et se plonge dans la lecture de son journal (E : 41)⁷.

En conclusion, nous pouvons constater que les références ayant trait à la nourriture, à la boisson, au repas et à la cuisine sont très présentes dans la plupart des textes romanesques de

¹H = *Le Harnais* (Pinget, 1984).

²Ch = *Charrue* (Pinget, 1985).

³N = *Du nerf* (Pinget, 1990). Selon Monsieur Songe, le genre exotique est à la mode.

⁴R. Pinget se reconnaît en partie en M. Songe. Comme son personnage, il n'a pas honte d'avouer qu'il avait un faible pour les bistros ; c'est là qu'il a rencontré ses meilleurs amis. Pourtant, il n'a pas abusé de l'alcool. Contrairement à M. Songe, il n'a jamais pu boire une goutte de vin le matin. (*Robert Pinget à la lettre*, 1993 : 268).

⁵De nouveau, contrairement à M. Songe, qui va seul au restaurant, R. Pinget y est toujours allé en compagnie soit de ses parents, soit de ses frères et sœurs, soit de ses amis. (*Robert Pinget à la lettre*, 1993 : 161).

⁶TE = *Taches d'encre* (Pinget, 1997).

⁷E = *L'Ennemi* (Pinget, 1987).

Robert Pinget. Pourtant, leur répartition et leur ampleur sont différentes. Dans les premiers romans, l'auteur de *Mabu ou le matériau* introduit les termes gastronomiques, en jouant avec eux. Les véritables scènes de repas apparaissent à l'apogée de sa création romanesque, c'est-à-dire dans *Quelqu'un*, *L'Inquisiteur* et *Monsieur Songe*. Dans les derniers textes, assez courts, appelés « carnets », parallèlement à l'épuisement du corps et de l'écriture, le repas n'est pas décrit, raconté, mais reste tout simplement évoqué, et le plus souvent d'une manière occasionnelle.

Aussi bien le vocabulaire alimentaire que les repas sont étroitement liés à l'écriture, à la création romanesque de Pinget et de ses personnages-écrivains. Ils déclenchent et alimentent cet univers. Ils jouent donc différentes fonctions : celle de générateurs de texte, identitaire, conative, socioculturelle et ludique ; cette dernière, grâce aux différentes reprises, variantes, ainsi qu'au jeu de mots, est omniprésente et la plus importante.

Pinget et ses personnages-écrivains sont fascinés par *un jeu de possibles*, qui détermine d'ailleurs le ton de leurs oeuvres. Ils créent tout un réseau de transformations et de possibles à partir d'un même matériau de base : le langage. Ainsi essaient-ils d'exploiter toutes les capacités offertes par les mots, conformément à cet aphorisme de *Quelqu'un* : « Ce qui est dit n'est jamais dit puisqu'on peut le dire autrement »¹ (*Q* : 45). Il faut aussi jouer les séquences et les scènes entre elles, en multipliant les récits contradictoires. En fin de compte, dans le livre, « tout s'imbrique, tout s'emmêle, tout se contrecarre » (*Q* : 16). Cette entreprise ludique, bien enracinée dans la création pingétienne, a pour but de libérer l'esprit des stéréotypes et des schémas figés.

BIBLIOGRAPHIE :

*** *Robert Pinget à la lettre* (entretiens avec Madeleine Renouard), Paris : Belfond, 1993.

GRZESIAK, Cz. « L'autoréflexion critique de Robert Pinget et de ses personnages-écrivains : d'un projet inconscient à une écriture consciente », in *Acta Iasyensia Comparationis, Rațional – Irațional*, Iași : Universitas XXI, 6/2008, pp. 205-215.

GRZESIAK, Cz., *Les personnages-écrivains aux prises avec l'écriture dans l'oeuvre romanesque de Robert Pinget*, Lublin : Wydawnictwo UMCS, 2001.

PINGET, R., *Charrue*, Paris : Éditions de Minuit, 1985.

PINGET, R., *Du nerf*, Paris : Éditions de Minuit, 1990.

PINGET, R., *Entre Fantoine et Agapa*, Paris : Éditions de Minuit, 1966.

PINGET, R., « Je n'ai pas de vie autre que celle d'écrire », entretien avec L.-A. Zbinden, in *Gazette de Lausanne*, 4 décembre 1965.

PINGET, R., *L'Ennemi*, Paris : Éditions de Minuit, 1987.

PINGET, R., *Le Harnais*, Paris : Éditions de Minuit, 1984.

PINGET, R., *L'Inquisiteur*, Paris : Éditions de Minuit, 1962.

PINGET, R., *Mabu ou le matériau*, Paris : Éditions de Minuit, 1962.

PINGET, R., *Monsieur Songe*, Paris : Éditions de Minuit, 1982.

PINGET, R., *Taches d'encre*, Paris : Éditions de Minuit, 1997.

RICARDOU, J., *Le Nouveau Roman*, Paris : Éditions du Seuil, 1973.

¹L'écrivain pingétien restera fidèle à cette idée (devise) jusqu'au bout. Monsieur Songe répètera les formules suivantes : « Tout redire pour tout renouveler » (H : 46), « Tout reprendre pour tout renouveler » (T : 35), « Redire jusqu'à manquer de souffle » (TE : 15). C'est la seule leçon de ses années de travail ! Remarquons ici cette attitude « anti-flaubertienne ».